

INTOTO 5 – Paris 11^e – Jusqu'au dimanche 12 novembre

Par Pedro Morais

La Psycho-Archéologie de Sergio Verastegui

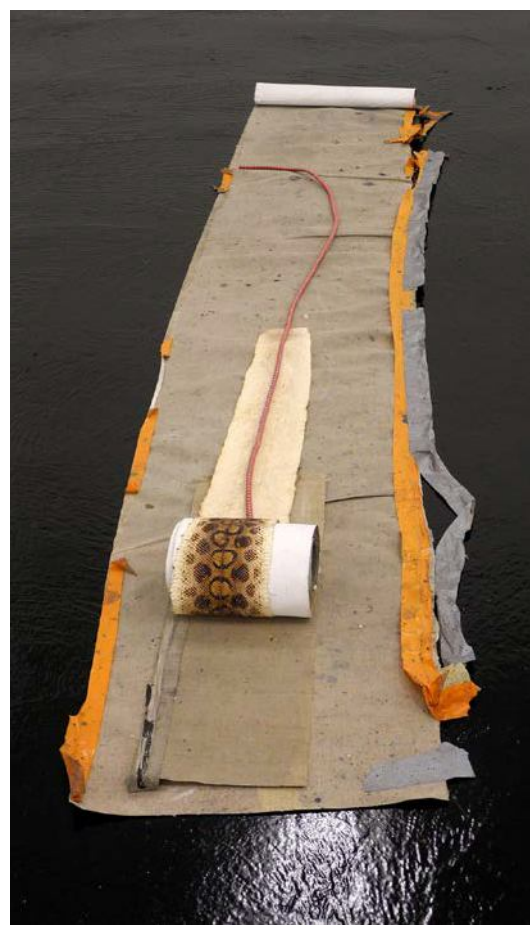
Sergio Verastegui est un archéologue qui s'intéresse au fonctionnement de la mémoire : il associe langage, fiction et fragments d'objets et de matières, sans dissimuler le refoulé ni la violence coloniale. Après son passage au Salon de Montrouge en 2009, il est invité par l'artiste Thomas Fougeirol à exposer à partir de ce soir dans le cadre du projet « Intoto », avant une présentation personnelle à la galerie Thomas Bernard/ Cortex Athletico en 2018.

— Pas de surprise si, en ces temps de réseaux et d'écrans, de nombreux artistes s'intéressent à la vie matérielle des objets et à l'archéologie de la mémoire. Cependant, il y est moins question de se contenter d'une posture mélancolique opposant monde virtuel et monde réel, que d'engager une lecture « matérialiste » à l'intérieur d'une économie loin d'être abstraite. Sergio Verastegui cite souvent le philosophe Alain Badiou pour parler de son rapport aux objets-fragments : « *L'important ce n'est pas de savoir ce qu'on a oublié mais de comprendre ce qui fait trace en nous* ». Il va jusqu'à placer certains de ses « non-objets » à la manière d'un carroyage archéologique, qui peuvent faire penser à des pièces à conviction sur un lieu de crime – des bouts de choses pas toujours identifiables qu'il nommera « l'effroi du futur ».

« J'ESSAYAIS D'IMAGINER, À LA SUITE DE BORGÈS, QU'EST-CE QUI POURRAIT ÊTRE UN LABYRINTHE SANS MURS. J'AI ASSOCIÉ CETTE LIGNE À LA MÉTAMORPHOSE D'UNE PEAU DE SERPENT EN CORDE, EN VOLUTE DE FERRONNERIE OU EN ANTI-VOL DE VÉLO ».

Fantômes du refoulé

Son rapport à l'archéologie se concentre moins sur la ruine que sur le double, l'élément parasite : « *L'artiste Martin Kippenberger avait réalisé un catalogue de "psychobuildings", des aberrations architecturales qui fonctionnent comme une métaphore de la mémoire : le futur est derrière nous, selon Borges* », dit l'artiste. « *Toutes les constructions matérialisent une psyché collective, mais j'aimerais sortir d'une lecture anthropocentrée. Je pense à la découverte des quasi-cristaux dont la formation non périodique a mis fin à la certitude d'une périodicité du temps. Je n'arrive pas moi-même à identifier certains objets que je stocke, il y a des zones d'ombre, des monstres, des vides* ». Sergio Verastegui a d'ailleurs écrit un texte autour de la collection d'un artiste fictionnel qui cherchait à développer une forme d'art n'ayant pas besoin de spectateur. Rien d'étonnant alors de trouver des fantômes dans ses expositions, des parties manquantes, qu'il s'agisse du refoulé (ses sculptures involontaires « *réalisées pendant que je suis occupé à faire autre chose* »), de la réjection (des matériaux non utilisés, « *chargés de ce qu'ils n'ont pas fait* » mis dans des boîtes reléguées aux coins des expositions) ou des membres fantômes. Ceux-ci, évoquant la sensation imaginaire qu'un membre amputé du corps est toujours relié à lui, se retrouvent présents à travers des boîtes-miroirs qui assument souvent



Sergio Verastegui, *Tranche (3)*, 2014, tissu, peau de serpent, corde, scotch, 250 x 60 x 20 cm. © l'artiste et de la galerie Thomas Bernard.

LA PSYCHO-
ARCHÉOLOGIE
DE SERGIO
VERASTEGUI

SUITE DE LA PAGE 10 les mesures du corps de l'artiste. « *Les membres fantômes me disent que notre corps est dans le cerveau : il est une construction mentale que mes boîtes-miroir démultiplient en assumant son impossibilité* », souligne-t-il. Dans ces boîtes évoquant des cercueils, il place des matières qui peuvent faire allusion à des rites de passage remontant à l'art égyptien et prennent un caractère animiste, analogue à la condition fétichiste de l'art. « *Comment peut-on donner du sens à des restes ? Il y a un lien entre la mort et le langage qui lui donne une matérialité* », dit-il. Dans l'une de ses boîtes-miroirs, il peut ainsi associer une tête de serpent sur un masque de sommeil, ou mouler dans le bronze une patte de lézard porte-bonheur avec une volute de ferronnerie.



Sergio Verastegui, *amuleto (1)*, 2016, tissu, toile, carton, bronze, 139 x 106 x 5 cm. © l'artiste et de la galerie Thomas Bernard.



Sergio Verastegui, *Where*, 2016, valise en cuir et tissu, carton, miroir, statuette en bois peint, 47 x 40 x 50 cm. © l'artiste et de la galerie Thomas Bernard.

comme une menace : « *Ce sont des fragments de sculptures baroques péruviennes que j'ai achetés dans un antiquaire à Lima. Il s'agit d'un pillage à la base, car ces objets appartiennent à des églises, mais la sculpture religieuse en Amérique Latine est elle-même un symbole refoulé d'un autre pillage, la colonisation. Elle a laissé des traces durables et inconscientes dans notre rapport à l'espace, au langage, au corps. C'est la construction d'un régime de réalité sur un autre, d'une église sur un temple, d'une peau sur une autre* », ajoute-il. Sur une toile laissée brute, l'artiste écrira en langue ocaïna, qui n'est plus parlée que par une dizaine de personnes en Amazonie : « *un espace dans un espace dans un espace* ». La résistance par le langage.

INTOTO 5, jusqu'au dimanche 12 novembre, 2 passage de la Fonderie, 75011 Paris, entrée par le 72 rue Jean-Pierre Timbaud. i-n-t-o-t-o.tumblr.com



Fragments de sculptures baroques

Né au Pérou, ayant réalisé ses études au Brésil et à Paris, où il est installé, Sergio Verastegui a réalisé un voyage initiatique en Amazonie suivant les origines de ses grands-parents. « *J'essayais d'imaginer, à la suite de Borges, qu'est-ce qui pourrait être un labyrinthe sans murs. Pour l'écrivain, c'était une seule ligne invisible et infinie. Moi, j'ai associé cette ligne à la métamorphose d'une peau de serpent en corde, en volute de ferronnerie ou en anti-vol de vélo* », poursuit-il. Une violence peut surgir, à l'image d'une petite main posée sur un papier cadeau,

« L'IMPORTANT CE N'EST PAS DE SAVOIR CE QU'ON A OUBLIÉ MAIS DE COMPRENDRE CE QUI FAIT TRACE EN NOUS ».
ALAIN BADIOU

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.
